



HAL
open science

Les langues rares. Qu'est-ce que c'est ? A quoi ça sert ?

François Jacquesson

► **To cite this version:**

| François Jacquesson. Les langues rares. Qu'est-ce que c'est ? A quoi ça sert ?. 2018. halshs-02925537

HAL Id: halshs-02925537

<https://shs.hal.science/halshs-02925537v1>

Preprint submitted on 30 Aug 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les langues rares : Qu'est-ce que c'est ? A quoi ça sert ?

François Jacquesson

1. Définition de la « langue rare »
2. Les langues communes ou « grandes langues »
3. L'expression « langue première »
4. Langue et usage
5. La littérature est humanitaire
6. Les langues de grande ampleur
7. Les langues rares
8. Le monolinguisme nouveau
9. Caractéristiques des langues rares
10. Intérêt de l'enquête sur les langues rares.

1. définition préliminaire de la « langue rare »

Cette expression de « langue rare », qui commence à s'installer en français, désigne les langues qui ont un nombre relativement petit de locuteurs. L'expression remplace avantageusement, à cause du caractère souvent valorisant de la « rareté », celle de « petite langue » qui est parfois humiliante.

Evidemment, cette « rareté » est relative. Mais le mot ou l'idée de « rareté » suggère non pas que ces langues seraient difficiles à trouver : il y en a partout, et beaucoup ; mais si l'on en cherche une en particulier, le plus souvent personne n'en a entendu parler.

2. les langues communes ou « grandes langues »

2.1. Les grandes langues sont des compilations

Le concept inverse, c'est-à-dire les langues communes, celles qui sont le plus parlées sur la planète, doit aussi être approché avec prudence, car beaucoup de langues communes ne le sont que parce qu'elles se sont imposées à des populations qui en parlaient d'autres. Il est alors important de considérer si la langue commune en question est la langue première ou la langue seconde de la population. Par exemple, l'anglais est la langue première d'une bonne partie des gens qui habitent en Grande-Bretagne, aux Etats-Unis et au Canada, en Australie et en Nouvelle Zélande. Mais même dans ces pays il arrive qu'elle ne soit que la langue seconde pour certains (par exemple les « Canadiens français »), et elle est la langue seconde dans plusieurs pays d'Afrique ou d'Asie. On constate ainsi que l'anglais est une langue pratiquée par environ 1.500 millions de personnes, mais n'est la langue première que de 373 millions d'entre eux (environ 25 %). La situation du chinois dit mandarin est différente car, si l'on peut suivre les statistiques officielles, il est pratiqué par 1.092 millions de personnes (donc beaucoup moins que l'anglais) mais il serait la langue première de presque 900 millions d'entre eux (82 %), donc beaucoup plus que pour l'anglais. Comme langue première, le castillan¹ est aussi plus important que l'anglais, avec 437 millions de locuteurs.

¹ Le nom de la langue est *castellano*, 'castillan'. Car en Espagne on parle plusieurs langues, dont par exemple le portugais, le catalan, le basque. Mais on peut objecter qu'il n'y a guère de raison d'appeler 'castillan' la langue qu'on parle au Pérou ou en Argentine.

2.2. L'effet massif des grandes langues est en partie illusoire

Quand on fait des listes des « langues communes » ou « grandes langues », c'est-à-dire les langues qui sont parlées par beaucoup de gens, on prend généralement en compte l'ensemble de ceux qui la pratiquent sans tenir compte des circonstances. Donc, si l'on additionne les gens qui parlent des « grandes langues », on trouve des nombres qui n'ont aucun sens puisque, par exemple, beaucoup de gens qui ont l'anglais pour langue première parlent aussi le castillan et inversement ; ce qui signifie que si l'on additionne ceux qui parlent anglais et ceux qui parlent castillan, on compte très souvent deux fois les mêmes personnes.

2.3. Les grandes langues sont en réalité subdivisées en dialectes

En outre, on sait bien que lorsque parle des langues communes, par exemple le chinois, le castillan ou l'anglais, il faut convenir qu'elles ne sont véritablement communes que pour ceux qui les parlent « comme à l'école ». Car dans la réalité sociale, les façons de parler l'anglais, le castillan, le chinois, l'arabe, le russe ou le français sont très variées et assez souvent jusqu'à être incompréhensibles d'une communauté à l'autre. C'est d'ailleurs le grand intérêt de l'école que de « vulgariser » une langue véritablement commune, qui se superpose souvent au parler « réel » ou plutôt quotidien dans la communauté. De sorte qu'une partie très importante (le plus souvent majoritaire) des locuteurs des « grandes langues » ne peuvent être considérés comme parlant cette langue que par bilinguisme : d'un côté ils parlent le dialecte de leur communauté, de l'autre ils peuvent parler (souvent très bien) la langue dite commune. C'est une situation fréquente en Italie et en Allemagne.

3. L'expression « langue première »

Il est sans doute souhaitable de remplacer l'expression « langue maternelle » par celle de « langue première ». L'expression de langue première désigne efficacement celle que l'individu aura apprise en premier, ou qui lui sera la plus familière. L'expérience montre, depuis des siècles, que si en effet un certain nombre d'enfants apprennent leur langue première de leurs parents génétiques, il n'est pas toujours si clair qu'ils l'apprennent de leur mère seulement. Bien souvent, ils apprennent leur langue première plutôt des grands-parents, qui se sont réellement occupés d'eux petits, que de leurs parents ; ou encore de leurs frères et sœurs s'ils sont les cadets, ou bien des petits un peu plus âgés qu'eux, ou plus souvent d'un mélange efficace de tout cela.

En outre, l'expression « langue première » a l'avantage de rendre plus naturelle l'expression « langue seconde », celle que l'enfant, l'adolescent ou l'adulte apprend ensuite. La langue seconde, dans un grand nombre de cas, est parlée aussi naturellement que la langue première, mais dans d'autres conditions, comme nous allons voir.

4. Langue et usage

Quoiqu'il s'agisse bien d'un bilinguisme, chacune des langues (par exemple le français scolaire et celui d'une banlieue de Marseille) recouvre un domaine d'emploi souvent très différent. La langue « locale » répond mieux que la langue scolaire aux usages de la famille et de la maison, elle décrit mieux certains métiers, certaines activités familiales, au moyen de verbes et d'expressions qui « font mouche », et de ce fait elle soude la communauté. Mais il en résulte que dès qu'on sort de la communauté (et parfois, cela signifie : dès qu'on rend visite à un voisin), le français scolaire est indispensable parce que c'est lui qui fournit bien le vocabulaire nécessaire, les expressions adéquates etc.

Le « partage des tâches » entre les différentes façons de parler, ou aussi bien entre les différentes langues que parle quelqu'un, est une expérience très commune quand on est plurilingue ou quand on étudie les personnes qui parlent plusieurs langues. Mais elle n'est pas bien comprise par les autres, qui

croient que chaque mot d'une langue correspond à un mot d'une autre, comme dans une sorte de lexique qu'on peut ranger dans une appli de son téléphone. Il arrive que ce soit comme ça bien sûr, et c'est vrai qu'en gros le français *doigt* est comme l'anglais *finger* ou l'italien *dito*. En gros seulement, parce que 'le petit doigt' du français ne peut pas tellement être traduit mot à mot (*il piccolo dito*) : c'est plutôt *il mignolo*. Mais il arrivait aussi souvent, par exemple quand on faisait les foins à la campagne, qu'on employait des phrases et des mots qui n'ont aucune place dans le français scolaire, sauf peut-être un français très vieilli. Ce n'est pas parce que les champs, les blés et les foins ont disparu depuis le Moyen âge : ils sont toujours là ! C'est parce que les techniques et la vie sociale qui allait avec les moissons et les récoltes ont disparu. C'est aussi vrai de la vie à l'atelier ou à l'usine, ou au magasin ou au bureau : se développe assez vite une série d'expressions utiles ou typiques, des mots qui répondent aux situations, parfois une sorte d'argot potache propre aux employés mais pas aux patrons.

Quand un individu vit dans un milieu qui a ses propres usages depuis longtemps, mais qu'il doit ou souhaite fréquenter d'autres milieux, il doit apprendre les usages parlés dans les autres milieux pour s'y sentir à l'aise et compris. Ces usages nouveaux ne sont pas la traduction des mots ou des expressions qu'il connaissait déjà. Ce sont très souvent des mots, des expressions, des manières et rythmes de paroles propres à ces nouveaux milieux, et peu traduisibles. S'il se met à parler de cette façon dans son milieu précédent, il sera à peine compris ou paraîtra bizarre ou ridicule, mais il lui sera très difficile de s'expliquer parce que ces manières nouvelles correspondent à un milieu nouveau, qu'il est difficile de décrire à ceux qui n'en ont pas la pratique. L'inverse est vrai : supposons que dans son milieu professionnel, un individu se mette à parler comme il fait en famille, il aura les mêmes difficultés. Ces expériences sont très communes, bien connues dans la vie courante.

5. La littérature est humanitaire

La traduction est donc un exercice plus difficile qu'il ne paraît. On peut assez largement traduire les phrases, même si le traducteur voit vite venir les problèmes culturels. Mais cela dépend de ce qu'on traduit. Le plus souvent, la littérature « régionaliste » prend grand soin d'adopter une langue commune qui est en fait une langue scolaire sur laquelle on broche des mots ou expressions de la région pour en recréer l'atmosphère ou l'illusion.

On peut même raisonnablement soutenir que la langue littéraire est un effort (parfois prodigieux) pour proposer une langue commune à une grande diversité d'expériences : la littérature peut ainsi se faire le passeur humain (aujourd'hui on dirait sûrement « humanitaire ») entre des milieux et des expériences si différentes qu'elle apparaît comme une valeur solide au-delà des aléas de la vie. C'est pourquoi on dit souvent qu'elle est un moyen puissant de transmettre les expériences, individuelles ou collectives et de « désenclaver » les individus ou les groupes. C'est du moins un aspect des choses.

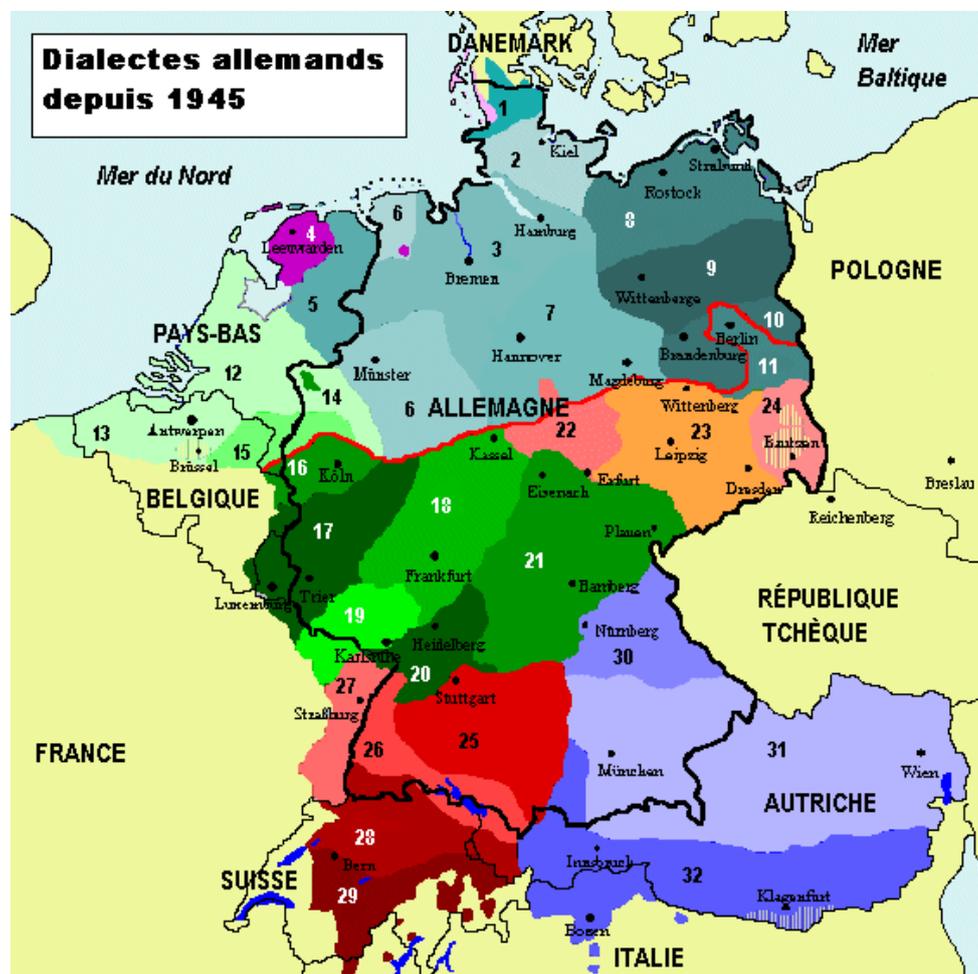
6. Les langues de grande ampleur

Les « petites langues » offrent des visages très différents selon les sociétés où elles sont pratiquées. Tout d'abord, ce n'est pas parce qu'une langue est peu connue en France ou en Europe qu'elle est rare. L'indonésien / malais, qui est très peu parlé en France, est néanmoins la langue première ou seconde de près de 200 millions de personnes, beaucoup plus que le japonais. Surtout, l'indonésien / malais n'est la langue première que de 23 ou 25 millions de personnes, ce qui signifie qu'il n'est pour tous les autres locuteurs qu'une langue seconde, et a donc un caractère « patrimonial » beaucoup moindre que le japonais, dont presque tous les locuteurs parlent cette langue comme une langue première.

Il faut donc faire la différence entre d'une part les langues qui ne sont à peu près parlées que dans le pays où elles sont traditionnellement parlées, comme le japonais, mais qui sont des langues de grande

ampleur, à grand rayonnement culturel (et souvent avec une histoire documentée sur plusieurs siècles), et d'autre part les langues rares, qui non seulement ne sont à peu près parlées que comme langue premières, mais ne peuvent pas se prévaloir d'un rayonnement culturel – cette notion étant évidemment malléable, je vais y revenir.

On peut difficilement considérer comme « langues rares » des langues comme l'allemand (76 millions de locuteurs), le coréen (77 m.), le javanais (85 m.), le marathe (72 millions), le tamoul (67 m.), le turc (78 m.), le vietnamien (68 m.). Pourquoi ? Parce que toutes sont des langues dominantes dans leur région, et donc abondamment subdivisées en parlers locaux. L'allemand, qui est pour les Français un exemple familier, est une réalité très différenciée dès qu'on sort de la langue scolaire (reprise comme en France par la radio puis la télévision comme une façon d'atteindre « tout le monde ») : nous savons bien que les variétés de bas-allemand (c'est-à-dire les parlers allemands du nord, près de la mer) sont souvent plus proches du néerlandais que des parlers dits 'haut-allemand', au sud, quoique ceux-ci soient également divers, de même que les variétés d'allemand parlées en Suisse ou en Autriche, qui sont immédiatement reconnues par les germanophones.



Carte reprise au site : http://www.axl.cefan.ulaval.ca/europe/allemande_dialectes.htm
où les couleurs et numéros sont expliqués.

(Cette carte a l'inconvénient de procéder par nappes colorées)

Toutes ces langues se trouvent donc dans la double situation que nous avons évoquée pour le français : une forme particulière est devenue langue commune, sans effacer la diversité des parlers locaux. Mais parce que la langue commune est proche de beaucoup de ces parlers locaux, parce qu'elle est

considérée comme indispensable à la vie sociale et politique dans un état qui possède (parfois depuis peu) une tradition institutionnelle, elle est considérée comme « langue nationale » - car il est évident que ce bilinguisme plus ou moins accusé, qui superpose le « local » et le « commun », a une signification politique.

Cependant, il ne faut pas confondre la dispersion géographique d'une « langue commune » avec les frontières politiques, dont on sait bien qu'elles changent, ou qu'elles sont soumises à d'autres forces que celles qui font les communautés linguistiques. Le cas des langues kurdes en est un exemple bien connu : inquiets de l'importance et du caractère « communautaire » des langues kurdes, des états aujourd'hui partiellement kurdophones comme la Turquie, l'Iran et l'Iraq évitent avec soin de faciliter le chemin d'une autonomie ou d'une indépendance des populations kurdophones².



Les parlers kurdes reportés sur une carte politique. Source : voir note³.

Signalons enfin que les cartes présentées ci-dessus (qui ne sont pas à la même échelle) ont l'inconvénient d'utiliser le procédé du nappage coloré. Pédagogiquement clair et même frappant dans ses divers dispositifs, ce procédé a l'inconvénient de faire croire que « toute la région » bleue, verte ou rose etc. parle une langue, et suggère puissamment qu'il n'y en a qu'une seule. Ce qui n'est jamais vrai : plus de telles zones colorées sont vastes, plus elles cachent une diversité et une fragmentation de parlers locaux, donc une superposition de plusieurs langues locales et plus communes, ainsi que de nombreux endroits où d'autres langues très différentes sont parlées aussi.

Les cartes linguistiques les plus honnêtes, les moins asservies à l'obsession de « la frontière étanche », sont celles des atlas linguistiques qui procèdent par points d'enquête, comme par exemple l'a fait voici un siècle *l'Atlas linguistique de la France*.

7. Les langues rares

Car les « petites langues », les langues rares, sont justement celles qu'on ne voit pas sur les grandes cartes. Il est fréquent, depuis le XX^e siècle, qu'elles soient devenues les langues premières d'une

² Voir le texte de Joyce Blau à [/www.institutkurde.org/langue/](http://www.institutkurde.org/langue/)

³ Par Hosseiniran — Travail personnel based on تهران - ۱۳۷۷ - بهتویی - ح. گستره ایران زمین - کرد و پراکندگی او در گستره ایران زمین - ح. بهتویی - ۱۳۷۷ - تهران, CC BY-SA 4.0, <https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=44495120>

population qui pratique aussi une ou plusieurs langues secondes, et donc que les cartes tendancieuses ne représentent que ces langues de plus grande diffusion en dépit du fait qu'aux mêmes endroits existent de « petites langues » qui sont chacune la langue première d'une plus petite population. La plupart des cartes linguistiques ne tiennent pas compte du fait que beaucoup de gens parlent plusieurs langues : elles en choisissent une seule. Même dans les cartes linguistes soigneuses, le plurilinguisme est difficile à représenter.

Par exemple, sur la carte linguistique des « parlars allemands » qu'on trouve plus haut, on voit près de la frontière orientale, dans l'angle entre Pologne et République tchèque, une petite zone « 24 » que la légende de la carte nomme « bas silésien » : cette zone rose est striée en son centre parce qu'en fait c'est là, en Lusace, que sont parlés les dialectes sorabes (*sorbische Sprache*, en allemand). Il s'agit de deux parlars slaves différents, proches du polonais ou du tchèque, ou du moins des parlars polonais et tchèques au-delà de la frontière. Comme la carte est celle des « parlars allemands », elle ne les signale que par cette strie graphique, sans les indiquer dans la légende, ce qui est logique si l'on veut. Mais on voit bien que la conséquence, c'est que celui qui veut avoir une idée des langues parlées en Allemagne aura plus de mal à en entendre parler. Ensemble, ces deux parlars ont environ 50.000 locuteurs, qui presque tous parlent aussi l'allemand. Les parlars sorabes sont connus des linguistes aussi parce qu'ils ont conservé des formes de duel ; l'exemple toujours cité est celui de 'la main' *ruka* : 'des mains' au pluriel est *ruki*, mais '(les) deux mains' est *ruce*⁴.

Avant le XX^e siècle, pendant lequel les états ont généralisé les transmissions avec puis sans fil, il arrivait que certaines langues rares soient des langues premières auxquelles ne se superpose aucune langue seconde. C'est-à-dire que les locuteurs ne parlaient en général que leur langue, sauf (c'est le cas toujours) quelques personnes capables d'en parler une autre, avec des voisins par exemple. Ce sont ces populations, sur tous les continents, qui ont longtemps passé pour « reculées » (mais aux yeux de qui ?!), voir « sauvages ». L'ambition de découvrir jusqu'au moindre recoin de la planète, et de cartographier ou catégoriser, a conduit les officiers, administrateurs ou explorateurs à souligner le caractère « sauvage » de ces gens, surtout afin de valoriser leur courage éventuel à eux, les « découvreurs ». Plus les gens étaient décrits comme « sauvages », plus les découvreurs pouvaient passer pour héroïques. En fait, très souvent ces populations dites « reculées » étaient parfaitement connues de leurs voisins, et ainsi de proche en proche.

Le mode de contact « réticulaire », c'est-à-dire de proche en proche, où telle communauté ne connaissait que ses voisins, et où une partie importante de la communauté ne parlait qu'une langue, a à peu près totalement disparu. S'y est substitué partout le « mode stratifié » où tout individu connaît plusieurs langues, à savoir la langue première, celle qui assure la communication et la sympathie locales, et diverses langues secondes, à mesure qu'il va ou doit aller plus ou moins loin, ou dans des villes plus ou moins tentaculaires. En Inde, les gens nés dans les petites communautés rurales apprennent à parler une ou deux, ou trois autres langues, qui leur assurent la communication avec des aires distinctes. Remarquons que, au point de vue du contact avec les étrangers, cette pratique polyglotte aboutit parfois à dissimuler leur langue première, parce que tel individu qui vous parle dans un anglais et qui parle hindi avec votre voisin dans le train ou en ville, parle peut-être aussi sherdukpen ou deori, mais vous ne le saurez pas. Ou seulement si vous avez avec lui une conversation plus approfondie. C'est pourquoi, pour les enquêtes sur les « langues rares », il est indispensable de se rendre là où elles sont parlées en commun.

⁴ Prononcer comme 'routsé'.

8. Le monolinguisme nouveau

Paradoxalement, ce sont aujourd'hui les locuteurs des « grandes langues » qui sont devenus monolingues. Il est peu fréquent qu'un citoyen « rural » des États-Unis parle une autre langue, sauf pour le castillan⁵ ; beaucoup de Français, de Japonais, de Russes etc., ne parlent qu'une langue. Mais c'est une situation nouvelle. Chacun sait qu'aux États-Unis sans parler même des Amérindiens, beaucoup de gens parlaient la langue de leur pays d'origine et que selon les situations, un bilinguisme perdurait pendant deux générations ou davantage. Même aujourd'hui, il existe aux États-Unis des communautés où l'on parle chinois, tagalog, vietnamien, français, allemand, néerlandais, italien etc., mais ce sont des situations minoritaires ; la donnée croissante est le castillan.

Dans les pays d'Europe, comme on a vu plus haut, la situation a été longtemps, même dans la France centralisatrice, celle d'un bilinguisme de fait, en mode stratifié, entre les parlers locaux et le parler scolaire. La persistance des parlers locaux n'a connu un recul significatif qu'avec la 1^{re} Guerre mondiale, puis avec la reprise du français scolaire par les media. Puis la construction en « mode stratifié » a tendu à s'écraser : les différents dialectes ou langues d'une personne ont été écrasés sous le poids du plus lourd, la langue commune, à mesure qu'elle permettait de s'adresser autant chez soi qu'au-dehors.

Nous constatons maintenant que la plupart des Français ne parlent que français, ce qui est, avec des nuances importantes, la situation croissante en Europe – à condition de ne pas ignorer l'importance des minorités immigrées, qui sont loin d'être un fait nouveau, et des parlers locaux tout récents. On a l'impression que, dès que s'impose une langue commune, les groupes particuliers cherchent à produire des parlers qui leur soient propres. Souvent, quand la langue commune a abattu les murs familiers du quartier ou de la maison, on essaie de remonter les murs. Mais depuis que les différences ne sont plus tellement à base locale, depuis que la géographie joue un rôle moindre, les différences qui se reconstruisent tendent à se chercher d'autres lignes de partage, sociales ou générationnelles souvent, comme c'est le cas depuis longtemps en ville.

9. Caractéristiques des langues rares : sont-elles « Sauvages » ?

9.1. Il n'y a pas de « langues de Sauvages »

Longtemps, les langues des « Sauvages » ont passé pour fascinantes : elles étaient censées nous rapprocher de nos ancêtres préhistoriques. L'idée était que plus le mode de vie était « primitif » (ce qui signifiait surtout qu'il n'exigeait pas de machines ni de grand commerce), plus la mentalité du Sauvage était intéressante pour le Civilisé nostalgique de ses racines : en visitant nos amis Sauvages, nous voyions en somme d'où nous étions sortis. L'exploration « au loin » était ainsi – comme tout le monde le disait, et comme on l'entend encore dire – un « retour aux sources ». C'est toujours une motivation essentielle du tourisme de masse à longue distance. Non seulement le Civilisé exténué pouvait « se retrouver », mais il pouvait aussi communier avec les valeurs éternelles qu'illustrent commodément nos amis les Sauvages.

Avec ces lunettes-là, on voit clairement que les « langues rares » sont attrayantes : elles vont nous livrer le secret de nos origines. Les racines du langage doivent bien se trouver cachées, sinon dans l'une d'elles (la langue d'Adam et Eve, conservée dans un coin par une tribu très primitive !), du moins par une sorte de conglomerat quelque part. Plus on va profond en forêt, ou loin dans le désert, ou haut sur la montagne, enfin si l'on pratique une sorte de jeux olympiques linguistiques, on doit aboutir, suprême récompense, à reconstituer la langue qui atteste de nos balbutiements, ou au moins celle que parlaient nos amis sauvages qui peignaient les grottes en Dordogne.

⁵ Voir : https://fr.wikipedia.org/wiki/Langues_aux_%C3%89tats-Unis

9.2. Les langues rares d'aujourd'hui ne sont pas les langues d'hier

La triste vérité est qu'il n'en est rien. D'abord, il faut se résigner à admettre que les langues d'aujourd'hui, même « très reculées », ont toutes un long passé et ont beaucoup évolué. Nos amis sauvages ne sont pas restés autour de leur foyer à parler de la même chose dans la même langue depuis le néolithique. Si cela avait été le cas, nous trouverions que : plus les régions sont sauvages et reculées, plus les gens parleraient la même langue. C'est à peu le contraire qui est vrai : plus on visite les populations rurales ou, disons, celles dont le type de contact était jusque récemment sur le « mode réticulaire », et plus nous voyons que les parlers sont fragmentés et plein de différences – alors même que leur comparaison, quand c'est possible, nous montre que ces parlers divers suivent une sorte de modèle commun. Bien loin d'être farouchement conservateurs, nos amis sauvages veulent innover aussi. Ils le font comme nous : de même que, sur l'*Atlas linguistique de la France* (qui transcrit la situation juste avant la guerre 14-18), nous voyons une foule de petits faits divers qui distinguent, en ordre modéré, les parlers régionaux, parfois très locaux, de même voyons-nous chez nos Sauvages exactement la même chose. Lorsqu'il est net que leurs divers parlers, dans une région donnée, ont beaucoup de rapports (comme entre les parlers qu'on peut avec prudence considérer comme « français »), ils ne s'en efforcent pas moins d'être tous différents.

9.3. Les langues rares n'ont pas une logique différente des nôtres

Selon les régions et les nécessités, nous constatons que tel groupe tient à maintenir les contacts avec ses voisins ou bien, s'il se sent assez fort, veut au contraire se tenir à distance, ou ne plus les voir et les haïr avec constance. A terme, la première attitude provoquera peut-être un rapprochement des parlers, ou contribuera à promouvoir une langue commune ; au contraire la seconde attitude, si elle se maintient, valorisera les différences dès que le hasard et l'initiative les feront surgir, et il se peut que les parlers autrefois plus ou moins compréhensibles entre eux deviennent des langues incompréhensibles l'une à l'autre, signant en quelque sorte le fossé creusé entre les communautés. Ces phénomènes, dans les deux sens, sont bien connus chez nous aussi. Selon qu'on dresse les communautés l'une contre l'autre, ou qu'au contraire on valorise leurs points communs, nous voyons par exemple les « ethnies » de l'Ex-Yougoslavie déclarer que leurs langues sont tout-à-fait différentes ou au contraire fort proches.

Une autre raison pourquoi nos amis les Sauvages ne parlent plus comme « à l'origine » est que, même au temps des peintures de la grotte Chauvet (les plus anciennes peintures datées au monde : entre 35.000 et 31.500 ans AEC), les hommes parlaient des langues depuis longtemps, et ces langues étaient certainement déjà diversifiées en parlers locaux selon une logique analogue à celle que nous connaissons aujourd'hui. En outre, aucune reconstruction historique d'une langue ancienne n'a la prétention, même de très loin, de nous donner une idée concrète d'une langue parlée par ces peintres. En effet, les langues notées par des écritures déchiffrables ne sont, pour les plus anciennes en Mésopotamie et en Egypte, attestées que vers 3500 AEC. La question de la relation entre langue et écriture est bien sûr intéressante, et importante quand on s'intéresse au rôle social des langues, mais ceci nous rappelle aussi que la grande majorité des langues du monde, aujourd'hui encore, n'est pas écrite. On pourrait bien sûr les écrire, et les spécialistes le font quand ils le souhaitent, mais les locuteurs ne le font pas parce qu'ils estiment que cela n'est pas utile.

Il résulte de cela, et d'autres considérations, que les langues rares ne nous renseignent pas sur nos origines, ni même sur la ou les langues d'un « passé reculé ».

10. Intérêt de l'enquête sur les langues rares

En revanche, elles nous renseignent très utilement (a) sur la diversité des façons de s'exprimer, (b) sur les façons dont les langues changent.

10.1. Les façons de dire

Beaucoup de gens – la plupart sans doute – croient que les choses sont beaucoup mieux dites quand ce sont eux qui les disent. Cela tient à la suffisance personnelle qui est en chacun de nous, bien sûr, mais c'est aggravé chez les gens qui ne parlent qu'une seule langue ou qui n'ont pas étudié l'histoire : ils ne peuvent pas comparer. De même que la personne qui parle des langues différentes (même si c'est avec des talents divers) sera certainement assez prudente pour ne pas croire que telle chose n'a que telle expression, de même l'étudiant ou le linguiste qui étudie une diversité de langues se convainc rapidement que les langues offrent des approches différenciées à « la réalité ». Au bout du compte, elles nous montrent que « la réalité » est un concept assez bizarre.

Car comme on l'a vu plus haut, non seulement il est fréquent que des langues différentes disent les choses par des moyens différents, mais il arrive souvent qu'elles ne disent pas les mêmes choses. Une langue qui s'est développée chez des éleveurs de rennes n'a pas les mêmes soucis que les parlers propres aux vigneron. Ce n'est pas seulement une question de mots ou d'expressions. C'est que l'éleveur de rennes qui parle same (lapon) chez lui, parle d'autre chose quand il est à Helsinki et qu'il parle finlandais. Ce n'est pas que le finlandais serait par nature inapte à parler des rennes. Aucune langue n'est par nature inapte. C'est que les langues sont faites aussi d'habitudes confortables, et que certains parlers ruraux sont très bons pour parler des bûches au coin du feu, là où les parlers urbains sont désespérément nuls. L'étude de la diversité des langues donne l'accès à un plus grand nombre de façons de parler, et l'accès aux langues rares nous montre l'étonnante variété des comforts que les langues procurent dans une très grande variété de situations. A certains égards, les langues sont comme des habits ou des habitats qu'une longue tradition locale a merveilleusement adaptés au climat de la région. Vous pouvez venir avec vos « vêtements techniques » orange, bien sûr, mais vous risquez de passer à côté de beaucoup de choses, et d'en gêner d'autres. Et quand vous aurez persuadé les gens du coin d'acheter les « vêtements techniques », je ne suis pas sûr que vous ayez fait une bonne affaire. L'arrogance du Civilisé riche est insondable.

Vous pouvez bien sûr travailler sur le « français standard », *whatever it is*, mais il est douteux qu'il vous dise ce que Georges Condominas racontait dans *Nous avons mangé la forêt*. La diversité des langues nous montre l'étonnante adaptation partielle des manières aux objets. La plupart des langues utilisent des pronoms personnels, mais un bon nombre répugne à utiliser des manières aussi vulgaires d'exprimer le « soi », l'intrusion brutale de celui qui parle dans la vie des autres, et recule devant la désignation insolente de l'autre par un « toi » qui oublie toute politesse. D'autres langues utilisent en effet des formes soigneuses et polies pour indiquer qui fait quoi, parfois en précisant si celui qui raconte l'histoire a été témoin de l'histoire et quelle position il prend par rapport à ce qu'il rapporte. D'autres (comme le français) répètent par un pronom ce que le verbe a déjà plus ou moins dit, d'autres s'épargnent cette redondance, d'autres ont besoin d'un pronom parce que le verbe ne dit rien de qui fait quoi, sauf parfois subtilement en choisissant un verbe déférent pour signaler que celui qui agit est un grand personnage, ou le contraire. Il est fréquent qu'une langue ait des indices de plusieurs de ces pratiques (comme c'est le cas du français), mais dont on n'imaginerait jamais l'importance ou le développement possible, si l'on n'avait les preuves que fournissent d'autres langues.

Les langues du monde ne nous diront jamais toutes les possibilités, parce que beaucoup de possibilités ont disparu avec les milliers de parlers qui se sont effacés. Mais leur étude maintient notre éveil, notre

vigilance, et nous rappelle sans cesse qu'il y a plusieurs façons d'aborder les choses, même si justement ce ne sont pas tout à fait les mêmes choses.

10.2. L'histoire des faits

Beaucoup de langues sont « récentes », au sens où leur différenciation d'avec d'autres parlers s'est faite dans le dernier millénaire, ou dans le précédent, ou un peu avant. D'ailleurs, à cette aune, toutes les langues sont « récentes » en réalité. Le français n'existait pas du temps des Gaulois, ni le hindi au temps d'Ashoka. Il n'y a pas de mal à cela.

Une série de langues, officielles ou non, sont dites romanes parce qu'on y repère, souvent facilement, un lexique et une grammaire qu'on trouve en partie en lisant les textes latins conservés. En outre, on sait par les historiens que les Romains ont colonisé une partie de l'Europe, de sorte que cette colonisation qui a déployé le modèle culturel romain dans de nombreuses régions, y a installé aussi une langue prestigieuse. Il y a beaucoup de manques, dans ce schéma. Nous ne savons pas exactement comment s'est faite l'adaptation du romain par les élites locales sensibles au prestige, ni comment la langue de prestige s'est lentement diffusée à l'ensemble de la société, d'autant que cela s'est fait de façons différentes selon les régions. Nous savons (mais pas très bien) que les gens de ces différentes régions parlaient auparavant, puis en même temps, d'autres langues qui ont influencé l'apprentissage du « romain », dans des proportions très variables, et que cette diversité a été ensuite partiellement « harmonisée ». Nous sommes sûrs que ce processus a eu lieu en plusieurs étapes, différenciées selon les endroits, et que les étapes suivantes ont recouvert les disparités, soit en les limant, soit en les accentuant ; et en plus, ces populations romanisées ont bougé pendant les mêmes époques.

Nous ne saurons donc jamais vraiment comment se sont formées ce que nous appelons les « langues romanes », mais nous avons un résultat : des parlers de l'ouest de l'Europe d'aujourd'hui (mais pas tous) qui ont un grand nombre de points communs, que nos documents historiques relativement riches nous aident à comprendre. Ces parlers actuels sont à la fois le résultat de parlers autrefois communs puis différenciés, et l'inverse : de parlers autrefois diversifiés puis harmonisés. Cela nous donne une occasion extraordinaire de voir comment les langues ont changé, se sont modelées et remodelées. Et il en va plus ou moins de même dans d'autres régions du monde. Cette vue sur l'Histoire n'est possible que par les « langues rares », celles de chez soi y compris. Car il ne s'agit pas de comparer « le français » (lequel, d'ailleurs ?), « l'italien », « l'espagnol », « le roumain », mais le détail des parlers d'aujourd'hui, y compris le galicien qui est différent des parlers proprement portugais, le catalan « espagnol » qui peut se rapprocher de parlers du Languedoc « français », les parlers piémontais d'Italie qui ont de nombreux points communs avec les parlers français, les parlers du Frioul, ceux des diverses petites poches où l'on parle encore des langues dites « romanche », les différents parlers de Sicile ou de Sardaigne, les documents qui prouvent qu'on parlait naguère des langues romanes sur la côte dalmate et jusqu'en Albanie actuelle, ou même plus anciennement en Afrique du Nord où, avant l'arrivée massive des parlers arabes, plusieurs parlers romans étaient pratiqués.

Ces documents, ces études minutieuses, n'ont pas pour but de nous faire découvrir le latin. Nous le connaissons déjà – ou plus exactement nous en connaissons des formes littéraires certainement différentes de ce qui a pu être parlé localement ici et là. Ce qui importe, ce n'est pas de « remonter à l'origine », c'est de mieux comprendre comment cela s'est passé.

Et les langues rares ont un autre intérêt : pour ceux qui les parlent, elles servent à s'exprimer !

Vincennes, samedi 8 décembre 2018.

Version 3, 10 décembre. Modifications surtout en § 8.

